



30 ans de Carré d'Art, le jeune et l'antique

—
PAR TOM LAURENT
—

Consacrant ses collections, l'anniversaire du musée d'Art contemporain nîmois trentenaire trouve ses regards les plus frais dans ceux des plus jeunes artistes invités pour l'occasion, que ce soit dans le bâtiment de Norman Foster ou hors les murs.

La Mélodie des choses. Regards sur la collection

Carré d'Art, Nîmes

Du 9 mai au 17 septembre 2023

« Il y a trente ans, le monde était petit : presque que des artistes français, quelques Allemands, quelques Italiens, Miquel Barceló... », concède Jean-Marc Prevost, à la tête du Carré

d'Art de Nîmes depuis 2012, au détour d'une salle consacrée aux nouvelles figurations des années 1980. De fait, le goût pour la « peinture-peinture » de Robert Calle, éminent cancérologue et directeur de l'Institut Curie autant que collectionneur de premier plan et ami d'artistes comme Gérard Garouste, imprime une grande partie du parcours de la collection. En 1984, c'est vers lui que se tourne le maire d'alors, Jean

Bousquet, pour faire rayonner sa ville : le père de l'artiste Sophie Calle devient le premier directeur d'un musée d'art contemporain encore en préfiguration. Celui-ci est appelé à intégrer un centre culturel polyvalent où se loge également une vaste médiathèque, prolongeant l'esprit du Centre Pompidou et dont l'architecture est ambitieusement confiée à Norman Foster, qui finalise tout juste la livraison du siège d'HSBC



à Hong Kong, building alors le plus cher au monde. Prônant que « la tradition se superpose à l'histoire » et soucieux de répondre à la politique de valorisation du patrimoine ancien initiée par Bousquet, l'architecte anglais qu'une exposition au Centre Pompidou célèbre en ce moment inscrit son bâtiment dans le gabarit des immeubles historiques environnants. Plus encore, il fait y dialoguer un auvent soutenu par de fines colonnes métalliques avec le portique de la Maison Carrée toute proche, ouvrant un nouvel espace public entre l'édifice contemporain et celui légué par le passé romain. S'il faudra attendre son inauguration en 1993 pour profiter de cette architecture, Bob Calle commence ses acquisitions en 1986, allant jusqu'à inviter James Turrell à envahir de sa couleur-lumière le musée des Beaux-Arts de la ville en 1989.

« Le fonds est constitué d'un ensemble un peu encyclopédique de l'art français depuis 1960 », note Guy Tosatto après avoir rejoint Bob Calle pour en assurer l'ouverture. C'est un constat analogue qui transparaît dans la première partie du parcours anniversaire de la collection : l'important corpus des Nouveaux Réalistes, de Fluxus, de Supports-Surfaces, la figuration d'Alberola, Garouste ou Blais trouverait sans doute un souffle plus ample à avoir été confronté à d'autres esthétiques. Ouvrant à des jeux d'ombres et d'illusions, le mouvement de *Shadow Installation* d'Hans-Peter Feldmann et des mobiles de la *Frise éolienne* de Markus Raetz, toutes deux datées de 2005, le réveille d'autant, tout comme une puissante image de fugitifs cernée d'un vert acide à la bombe par Sigmar Polke. La présence d'œuvres modu-

lares, fonctionnant par paires, de la méconnue Charlotte Posenenske, presque seule en Europe à reprendre les principes du minimalisme américain – avant d'arrêter sa carrière en 1968, jugeant l'art « dénué d'implication politique » –, permet un dialogue fécond avec un important néon de Dan Flavin et un retable réduit à la seule forme de son support d'Arthur Artschwager. Partant également des collections, c'est à Tarik Kiswanson qu'il revient cependant d'avoir donné à l'accrochage au sein de Carré d'Art une ouverture pleinement signifiante et poétique. En phase avec la direction insufflée au musée par Jean-Marc Prévost ces dernières années, l'artiste de 37 ans y avait conduit en 2021 une exposition laissant glisser le regard dans la part du manque, à l'image de son *Nest*, cocon minimal à l'échelle d'un corps humain,

Vue de Carré d'Art, Nîmes.

Vue du parcours *La Mélodie des choses. Regards sur la collection*, Carré d'Art, Nîmes, 2023.

À gauche : Sigmar Polke. *Flüchtende*. 1992, acrylique et résine sur tissu, 225 x 300 cm.

À droite : Georg Baselitz. *Zwei Schwarze Russen*. 2010, huile sur toile, 250 x 200 cm.

masse en suspens dans l'espace autant que laissant suspendu le sens. Pour composer un paysage de mémoires et de cassures, Kiswanson suit une ligne de crête filant d'une anguleuse sculpture de Nairy Baghramian aux trois bandes de la peinture *Terre, mer et ciel* d'Anna Eva Bergman, en passant par des petits tableaux d'Etel Adnan devant le mont Tamalpais. Jouant du vide comme d'une brise qui aimante entre elles les œuvres, il la laisse souffler depuis les rideaux noirs du studio de photographie où le Californien Paul Mpagi Sepuya met en scène et saisit le pouvoir scopique des corps jusqu'aux pans pastel barrés d'une croix jaune de Rosalind Nashashibi. Entre la ligne que parcourt un jeune homme dans Idir de

Carole Douillard et Babette Mangolte, jouant une performance de Bruce Nauman dans l'Alger pré-Irak, et celle que forment des vues fragmentées du ciel dans les États-Unis post-11 Septembre par Walid Raad, en passant par *Les Aveugles* de Sophie Calle et une silhouette nostalgique saisie par Yto Barrada dans le bateau qui mène de Tanger à Algésiras, c'est là aussi la part manquante qui nous fait signe.

Si Suzanne Lafont est aussi allée piocher dans les collections photographiques de l'institution pour proposer un parcours dans son hall, c'est en dehors de ses murs que le Carré d'Art se montre également. Au musée des Beaux-Arts, plusieurs toiles de

Martial Raysse sont accrochées pour l'occasion, rappelant que ce praticien d'une peinture pastorale contemporaine s'est intéressé à la ville et à ses mythes fondateurs dès les années 1980. L'ésotérisme de l'iconographie des fontaines qu'il y a réalisé, notamment le canal de *La Source de l'étoile* reliant les figures tutélaires de la cité Nemausus et Nemausa, inaugurée en 1989 place d'Assas, fait depuis le bonheur des exégètes. Laissant la seule présence des corps habiter la chapelle des Jésuites, le jeune chorégraphe Noé Soulier y a installé sa première pièce vidéo, réalisée en 2022. Tourné en plan fixe, *Fragments* tire sa concentration de la délimitation physique du champ de la caméra, donnant à ses

Vue du parcours *La Mélodie des choses. Regards sur la collection – Tarik Kinswanson*, Carré d'Art, Nîmes, 2023.
 Au sol : Danh Võ. *We the People (détail B5.1)*. 2011, cuivre martelé, soudé et riveté.
 Au mur à gauche : Akram Zaatar. *An Extraordinary Event*. 2018, photographie, huit impressions jet d'encre.
 Au mur au fond : Tarik Kinswanson. *Nest*. 2020, fibre de verre, résine, 270 x 100 x 100 cm.



interprètes la conscience du cadre de l'image. Basé sur trois actions – lancer, éviter, attraper –, le jeu des danseurs s'y meut en bas-relief, sensation véhiculée à l'écran par « une confusion sur la profondeur ». Édifié en 2018 face aux arènes sur le tracé de l'ancien rempart augustéen, le musée de la Romanité, hormis sa collection de pièces antiques, accueille les réinterprétations d'Oliver Laric. Soulevant des questionnements plus subtils que ne pourrait le laisser penser à première vue leur aspect clinquant, les figures fragmentées de cet artiste autrichien tirent des techniques du mapping et de l'impression 3D leur reformulation de la statuaire classique. Ainsi, d'une figure d'hermaphrodite dévoyée en nymphe pour mieux convenir au goût d'un collectionneur anglais du XVIII^e siècle, Oliver Laric s'est attelé à reconstituer son état premier, s'aidant d'un dessin trouvé au British Museum le représentant. Explorant la question de la production en série qui anime les scientifiques, il a à son tour produit des copies en aluminium de modèles alternatifs d'une statuette d'enfant au chien en marbre blanc, datée du I^{er} siècle après J.-C. et trouvée lors des fouilles des Halles centrales de Nîmes, permettant de les réunir physiquement.

S'il s'affiche hors les murs, c'est que le temps des anniversaires est souvent celui des bilans : on sait que trente ans après son ouverture, la superbe du Carré d'Art n'est plus tout à fait la même. L'annonce de la création d'une triennale se déployant dans la ville, espace public et lieux culturels et patrimoniaux, en est une réponse : la première édition de la *Contemporaine de Nîmes* au printemps 2024 a été confiée au duo Anna Labouze & Keimis Henni, à la tête d'Artagon et des Magasins Généraux à Pantin, très en lien avec la jeune scène artistique. ■



Noé Soulier. *Fragments*. 2022, film, 17 min. Installation à la chapelle des Jésuites, Nîmes.

À voir aussi

Noé Soulier. Fragments. Chapelle des Jésuites, Nîmes. Du 9 mai au 3 septembre
Martial Raysse. Musée des Beaux-Arts, Nîmes. Du 25 mars au 3 décembre 2023
Oliver Laric. Mémoire vive. Musée de la Romanité, Nîmes. Du 21 avril au 31 décembre 2023
De Nîmes au Nil. Musée du Vieux Nîmes. Du 9 juin au 19 novembre 2023
Norman Foster. Centre Pompidou, Paris. Du 10 mai au 7 août 2023